

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

LE 31^E GRAND PRIX

CAHIER THÉMATIQUE I - LE DEVOIR, LES SAMEDI 26 ET DIMANCHE 27 MARS 2016



Détail de la verrière *Histoire de la musique à Montréal* (1967) de Frédéric Back, installée à la station de métro Place-des-Arts

PEDRO RUIZ LE DEVOIR



Le Conseil
des arts de
Montréal souffle
ses **60 bougies**
Page 15



Le Musée d'art contemporain
de Montréal et **Les 7 doigts
de la main**, lauréats 2016
ex aequo
Page 12



CONSEIL DES ARTS



JOHN LONDOÑO

120 000 visiteurs sont venus admirer les œuvres démesurément extravagantes et provocantes de David Altmejd au Musée d'art contemporain qui vient de remporter le 31^e Grand prix du Conseil des arts, ex aequo avec Les 7 doigts de la main.

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Un été si merveilleux

ANDRÉ LAVOIE

Les superlatifs parsèment les propos de John Zeppetelli au moment d'évoquer l'été 2015, celui qui a accueilli *Flux*, l'imposante rétrospective consacrée au sculpteur montréalais David Altmejd au Musée d'art contemporain de Montréal (MAC). Pour le directeur de cette institution que l'on croit trop souvent, à tort ou à raison, hermétique et élitiste, la saison estivale ne fut rien de moins que «fantastique, inoubliable, éclatante et exceptionnelle».

Le dixième directeur du MAC depuis sa fondation en 1964 ne cache pas que faire partie des finalistes du 31^e Grands Prix du Conseil des arts de Montréal (CAM) représente un magnifique point d'orgue à cette année sans doute charnière pour le musée, dont il a pris les rênes en 2013. Les 120 000 visiteurs venus admirer les œuvres démesurément extravagantes et provocantes d'Altmejd, pour ensuite se plonger dans celles, plus intimistes, de Jon Rafman, un autre artiste montréalais, ont rassuré celui qui a fait de l'accessibilité un des objectifs principaux de son mandat.

Au moment de notre entretien, John Zeppetelli ignorait qu'il récolterait les grands honneurs du CAM, qui ont été remis le jeudi 24 mars au Palais des congrès de Montréal, ex aequo avec la troupe circassienne Les 7 doigts de la main. Il admet que l'aventure David Altmejd a véritablement «testé les limites financières du MAC», mais le jeu en a valu la chandelle. «On savait que ça allait marcher», ajoute-t-il sur un ton sincère. Mais à ce point?

Il y a fort à parier que personne au musée, situé au cœur du Quartier des spectacles, au

rait pu imaginer pareil engouement, même pas John Zeppetelli, qui savait mieux que quiconque que la cote de David Altmejd montait en flèche sur le marché de l'art contemporain. «A l'époque où je travaillais à la galerie d'art contemporain DHC/Art auprès de la mécène Phoebe Greenberg [la fondatrice du Centre Phi], j'ai participé à l'élaboration du budget du Pavillon canadien alors que David représentait le Canada. J'ai eu la chance de le connaître, et je n'ai jamais cessé de suivre son travail.» Le directeur était également au fait que le Mudam du Luxembourg et le Musée d'art moderne de Paris préparaient une exposition imposante, «et que le rêve de David était qu'elle aboutisse à Montréal».

Dompter les monstres

Le rêve est non seulement devenu réalité, mais il a comblé toutes les attentes: celles de l'artiste, qui a pu modifier et enrichir les deux précédentes expositions pour sa venue triomphale à Montréal, sa ville natale, et celles de l'équipe du MAC, dont Josée Belisle, la conservatrice attirée de cet exploit, qui a maintenant pris sa retraite après 30 ans de bons et loyaux services. Quant à ceux qui ont eu la chance d'admirer ces œuvres aux dimensions démesurées, certaines en plexiglas, d'autres en miroirs savamment fracassés, ils ont pu constater qu'elles ne se déplacent pas si facilement d'un pays à l'autre.

John Zeppetelli confirme que le transport des œuvres faisait partie des grands défis à relever pour l'exposition *Flux*, évoquant la pièce de résistance, *The Flux and the Puddle*, une installation impossible à embrasser d'un seul coup

d'œil, fourmillant d'objets de toutes sortes, dont certains particulièrement macabres. «Cette œuvre se décline en 65 caisses», précise le directeur pour souligner le casse-tête logistique qu'ont constitué les visions cauchemardesques d'un artiste qui s'est beaucoup gavé de films d'horreur et de science-fiction.

Cela n'empêche pas David Altmejd, diplômé de l'UQAM et de l'Université Columbia, à New York, réputé timide et qui pourtant a su conquérir les médias montréalais, de disserter sur autre chose que ses simples préférences cinématographiques. Voilà d'ailleurs un autre élément important du succès de *Flux*, et John Zeppetelli en est particulièrement fier. «Ce n'est pas une personne qui aime se prêter au jeu médiatique, dit-il sans l'ombre d'un reproche. Nous lui avons demandé de le faire, pour le Musée. Il a même accepté, malgré lui, d'aller à Tout le monde en parle... une expérience qu'il a finalement aimée. Ce qui me fascinait, c'est qu'il a donné de nombreuses entrevues et chaque fois, il disait des choses absolument délicieuses et pertinentes.» Pour



John Zeppetelli

John Zeppetelli, David Altmejd possède tous les atouts d'un fantastique porte-parole de l'art contemporain, pas du tout contaminé par ce que le conservateur en chef du MAC appelle le «mumbo jumbo», c'est-à-dire «un jargon spécialisé qui est intéressant pour 15 personnes, même si c'est important aussi de s'adresser à elles».

L'agrandissement, du rêve à la réalité?

L'histoire du MAC compte bien sûr d'autres grands succès populaires tout au long de son histoire (*The Dinner Party* de Judy

Chicago en 1982; l'exposition Alfred Pellan en 1993; l'événement photo de Spencer Tunick en 2001; *The Clock* de Christian Marclay en 2014), mais celui impliquant David Altmejd, de même que le coup de chapeau tout aussi précieux offert par le CAM, arrive à un moment important. Car John Zeppetelli, tout comme ses prédécesseurs, rêve de voir le musée s'agrandir, même si, au fil des années, les ambitions ont été revues à la baisse. Pour tout dire, il a les yeux maintenant rivés vers Ottawa, attendant fébrilement le premier budget du gouvernement libéral de Justin Trudeau. «Vous savez, Mélanie Joly, la ministre du Patrimoine, a débuté sa carrière publique au Musée», précise celui qui croit que cette présence au cabinet des ministres ne peut pas nuire pour obtenir l'équivalent de la contribution du gouvernement du Québec (18,5 millions de dollars) pour cette transformation majeure.

Celle-ci consiste bien sûr à augmenter les espaces d'expositions, entre autres pour la collection permanente (on ne peut présenter que 500 œuvres parmi les 8000 que compte le MAC). Il faudra pour cela déménager dans un autre édifice les salles d'entreposage, situées au sous-sol. Autre ambition pour celui qui a fait du rapprochement avec les visiteurs un des chevaux de bataille: une entrée plus près de la rue Sainte-Catherine, et plus chaleureuse, reprenant ainsi le message d'ouverture qui fut si bien entendu au cours de l'été 2015.

Collaborateur
Le DevoirCULTURE MONTRÉAL
FÉLICITE TOUS LES
FINALISTES DU
31^E GRAND PRIX
DU CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL.MOUVEMENT
CITOYEN
POUR LES ARTS
ET LA CULTUREculture
montreal
.caSoutenez la culture au
cœur du développement
de Montréal

Devenez membre

LES 7 DOIGTS DE LA MAIN

Jongler et danser avec les humains

Ils étaient sept qui formaient un collectif, en 2002; depuis ce temps, ils ont fait apparaître la «vraie vie» sur des scènes variées, par le biais d'une vingtaine de créations et de collaborations. Ils excellent dans la manière de conjuguer diverses formes d'art pour mieux montrer les travers de l'existence humaine. Ces gens de cirque ont fait porter leurs gestes et parler leurs inventions sur plusieurs scènes à travers le monde. On les célèbre partout où ils passent... et le Conseil des arts de Montréal faisait de même le jeudi 24 mars en leur décernant ex aequo son Grand Prix.

RÉGINALD HARVEY

Samuel Tétreault est un homme occupé par les temps qui courent: artiste de cirque, mais aussi codirecteur artistique des 7 doigts de la main, il est en pleine répétition pour *Triptyque*, spectacle dont il dirige la production et dont la grande première aura lieu les premier et deux avril à Londres. C'est notamment pour cette création, «magnifique exploration entre cirque et danse», que le Conseil a récompensé les 7 doigts de la main.

Et qu'en était-il au départ de ce collectif? «Il a évolué au fil des années, mais à la fondation de la compagnie, on était sept collègues, artistes de cirque et amis; on s'était croisé soit à l'École de cirque pendant notre formation, soit avec le Cirque du Soleil durant une tournée ou dans les cabarets à l'occasion

d'un numéro», se remémore Samuel Tétreault. Une idée commune germe et les rassemble: «On a décidé de former un groupe parce qu'on avait envie de s'exprimer en tant qu'auteurs, que créateurs et que metteurs en scène, et pas seulement en tant qu'interprètes sur scène.»

C'est ainsi qu'est né le premier spectacle: «Il a été écrit, chorégraphié et dirigé à sept mains, et on était à la fois tous présents sur scène à titre d'interprètes.» Quelques années plus tard, le collectif en deviendra un de directeurs artistiques: «On détermine ensemble quels projets artistiques on va réaliser chaque année, tout en essayant toujours de travailler en tandem pour chacun d'eux.» Avec le temps, il était devenu évident que le fait de constamment monter des productions à



ALEXANDRE GALLIEZ

C'est notamment pour *Triptyque*, «magnifique exploration entre cirque et danse», que le Conseil a récompensé les 7 doigts de la main.

VOIR PAGE 13: JONGLER

CONSEIL DES ARTS

« La culture est le ciment de notre identité »

En deux ans, l'administration Coderre a injecté un million de dollars supplémentaires dans le budget du Conseil des arts. En entrevue au *Devoir*, le maire de la métropole québécoise explique en quoi, selon lui, sa ville peu se targuer d'avoir une signature culturelle unique au monde et comment le Conseil des arts favorise cette effervescence créative.

PROPOS RECUEILLIS
PAR HÉLÈNE
ROULOT-GANZMANN

Qu'est-ce que cela signifie, pour vous, que Montréal soit une métropole culturelle ?

Montréal est un lieu d'effervescence, un pôle extraordinaire de créativité et de design, reconnu à la fois par l'UNESCO et par mes pairs à travers le monde. Par sa diversité, elle a une signature unique. C'est une ville d'une très grande authenticité, la créativité y est chaleureuse, hospitalière. On a aussi la Société des arts technologiques (SAT) ici, on parle donc de créativité numérique. Il y a surtout, et sur ce terrain le Conseil des arts fait un travail fabuleux, une magnifique relation entre les créateurs, les artistes et à la fois le secteur privé et le secteur institutionnel.

Vous évoquez la participation du secteur privé. C'est fondamental selon vous que le milieu des affaires investisse dans la culture ?

La culture est l'affaire de tous, c'est un phénomène qui doit être inclusif. La culture fait partie de l'économie de Montréal. Ce n'est pas une dépense, c'est un investissement. C'est un outil de développement social, durable, mais aussi économique. Il y a des dizaines de milliers d'emplois qui s'y rattachent. Montréal est une plaque tournante en Amérique du Nord de par ses festivals, ses musées, son savoir, ses organisations culturelles, sa gastronomie également. Cette effervescence favorise bien évidemment le tourisme, mais il y a aussi de très nombreux congrès qui sont organisés à Montréal, parce que c'est une ville où il fait bon vivre.

Comment définissez-vous cette signature ?

La culture est ici très citoyenne. Elle est historique, elle vient des différentes communautés qui se sont installées petit à petit à Montréal et qui ont apporté leur bagage culturel avec elles. Ici, comme le dit mon ami Gilbert Rozon, Molière rencontre Shakespeare. Ce métissage, cette mixité, cette diversité sont dans l'ADN de Montréal et



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Selon le maire de Montréal, Denis Coderre, l'art sous toutes ses formes est un pilier de son administration.

c'est donc très logiquement qu'ils vivent dans les quartiers. C'est le ciment de notre identité. Il y a une véritable démocratie culturelle à Montréal et on va bien le voir notamment à l'occasion des festivités du 375^e. Oui, il y aura des célébrations dans la ville centre, mais tous les districts seront également fêtés. Ce qui est intéressant aussi dans les quartiers, c'est la dimension intergénérationnelle. La culture est un passage intergénérationnel assez exceptionnel.

Selon vous, le Conseil des arts accompagne bien toute cette diversité ?

Tout à fait, et d'ailleurs, je trouve qu'il vieillit bien du haut de ses soixante ans. Il ne faut pas que cette institution soit perçue juste comme un salon d'élite et elle y parvient très bien. Il y a aujourd'hui une plus grande démocratie à l'intérieur. Il y a cette volonté de collaborer avec le milieu des affaires. Il y a aussi tout le travail qu'elle fait sur le plan de la relève. Une relève diversifiée et populaire.

Ailleurs dans le monde, on a parfois l'impression que la culture est très élitiste. Ici, elle paraît effectivement se construire avec la population...

Je vais vous raconter une anecdote. Il y a quelques semaines, le secrétaire général des Nations unies, Ban Ki-moon, était à Montréal. On fait un banquet et on demande à Gregory Charles de chanter. Ça finit par un blues de Montréal. Les corps consulaires étaient là et on avait malgré tout vraiment l'impression que c'était une fête familiale. Mais on a eu aussi une jeune de 13 ans, une virtuose, qui a interprété une pièce magnifique au violon. Ce mélange des genres et cette accessibilité font partie de la mission de Montréal sur le plan culturel. Et le Conseil des arts y répond bien, je trouve.

Vous parlez également de la SAT et de l'art numérique. C'est une pièce maîtresse de la vie culturelle montréalaise...

C'est majeur! Le numérique, c'est l'avenir, c'est le XXI^e siècle, c'est l'intelligence,

ce sont des outils de développement qui font reculer les frontières et qui nous mènent encore plus loin dans l'émancipation et la définition de notre culture. Mais ce qui est intéressant encore là, c'est le métissage, c'est de mélanger le numérique avec d'autres arts. Je me rappelle avoir vu dans le dôme de la SAT Kent Nagano faire un événement qui mêlait sa musique à de l'art numérique. Ça la rendait plus accessible. Je parlais de notre signature culturelle et d'innovation: là, on est en plein dedans.

La culture montréalaise est donc en perpétuel mouvement. La ville doit d'ailleurs se doter d'une nouvelle politique culturelle. Où en est-on ?

On travaille là-dessus. Mais aujourd'hui, tout va plus vite. Il ne s'agit pas de faire un plan pour les cinq prochaines années. Tout change rapidement et ce que je souhaite être, c'est le catalyseur, le facilitateur. Plus qu'une politique, nous mettons sur pied une stratégie d'accompagnement pour faire en sorte que la créativité puisse s'exprimer, pour nous assurer que l'environnement est fertile. Il y a de plus en plus de festivals, de plus en plus de jeunes entreprises, de plus en plus de relève, tant sur le plan musical que multimédia, que dans le domaine de l'audiovisuel ou de l'art contemporain. Nous travaillons aujourd'hui à un statut de métropole et ce statut doit nous donner les moyens et les outils pour assurer l'épanouissement et l'émancipation des artistes.

À vous entendre, l'art sous toutes ses formes est un pilier de votre administration, mais trouvez-vous que les Montréalais sont assez fiers de leur culture ?

Tout à fait, oui! Les Montréalais sont curieux, ils sont perméables. On est ouverts sur tout. On aime les événements. Dans tous les festivals, il y a toujours du monde, pareil pour les premières de films. En cela, nous sommes très latins, mais notre diversité nous amène ailleurs. On aime expérimenter. On est des « essayeux ». C'est pour ça que nous sommes des créatifs.

Collaboratrice
Le Devoir

JONGLER

SUITE DE LA PAGE 1 2

sept était devenu trop laborieux: «C'était magnifique cette énergie-là, cet esprit-là de tout faire ensemble au début, mais c'est devenu utopiste: on a appris à se faire confiance et à savoir qu'il y a vraiment quelque chose qui nous relie dans une vision artistique commune.»

Un cirque à caractère humain

Qu'en est-il de cette vision? «Ce que l'on fait au-delà de tout, c'est de parler de l'être humain et d'aller explorer l'humanité des artistes qu'on met sur scène. En réalité, on essaie d'aborder nos spectacles comme du cirque d'auteurs où il se passe quelque chose de personnel.»

Samuel Tétreault pousse plus loin quant à la marque de commerce qui distingue la compagnie et sur l'esprit qui l'anime: il parle d'un éventail de productions qui vont du numéro solo de clown à caractère original et expérimental de Patrick Léonard (un des membres fondateurs) présenté au théâtre La Chapelle (une centaine de places), à des collaborations pour les Jeux olympiques de Sochi ou de Turin, en passant par la mise en scène d'un spectacle présenté dans une salle de 12 000 personnes en Colombie.

Mais il n'en démord pas et assure que «le dénominateur commun dans tout ce qu'on fait, c'est qu'on est toujours dans une quête pour parler de l'être humain et montrer ultimement ce qui nous rassemble et nous rejoint tous en tant que tel».

Le talent et la diversité salués

Les 7 doigts de la main reçoivent le Grand Prix pour la production de *Triptyque* et pour leur mise en scène de *Queen of the Night* qui a été récompensé du prestigieux Drama Desk Award.

Samuel Tétreault situe *Triptyque* dans la diversité caractéristique de la compagnie: «J'avais envie de faire un spectacle qui marie le cirque et la danse. Dans à peu près tous nos spectacles, il y a toujours eu un rapport au mouvement, mais c'était la première fois qu'on se lançait dans une collaboration avec des chorégraphes autres que nous-mêmes; on en fait, de la chorégraphie, mais notre formation de base ne relève pas d'elle. On a donc exploré une rencontre et une fusion entre cirque et danse dans le but de

développer un nouveau langage de cirque. Je crois que cette expérience nous a encore une fois amenés ailleurs par rapport à ce que les gens avaient été habitués à voir dans nos spectacles au cours des dernières années.»

Il aborde en ces termes le spectacle *Queen of the Night* créé par Shana Carroll, une autre des fondatrices de la compagnie: «Il était plutôt unique en soi et il a été joué dans le sous-sol de l'hôtel Paramount à New York. C'était assez fabuleux; je n'avais jamais rien vu d'aussi poussé sur le plan de la création d'une expérience pour le spectateur qui est presque un «one on one».» Il rapporte en détail son déroulement pour conclure que «les spectateurs vivaient des moments très intimes avec les interprètes et que chacun d'eux a participé à une expérience complètement différente».

La griffe des 7 doigts apparaissait là encore: «C'était un mariage très théâtral: il y avait quelques personnages qui parlaient, puisque c'était inspiré de l'opéra *La flûte enchantée* de Mozart; celui-ci était traité de façon assez déjantée en mode cirque.»

Et ça continue de plus belle...

Les 7 doigts de la main, dont les activités artistiques se déroulent à l'échelle planétaire, caressent chaque année, chacun de leur côté, un ou deux projets en développement. Aussi bien dire qu'il y a «beaucoup de choses dans le fourneau en ce moment», comme le laisse savoir Samuel Tétreault.

Sans entrer dans une liste exhaustive, notons qu'un opéra appelé *La princesse du cirque* sera monté à Moscou par un autre des fondateurs, Sébastien Soldevila, qui s'attellera à la tâche en mai prochain. Une autre création plus traditionnelle et conforme à l'esprit de la compagnie est prévue pour l'automne: *Réversible* sera présenté à la Tohu, sous la direction de trois des fondateurs, soit Gypsy Snider, Isabelle Chassé et Shana Carroll.

Pour sa part, Samuel Tétreault se consacrera à la réalisation d'un projet dans le cadre du 500^e anniversaire de la mort du peintre hollandais Jérôme Bosch: «Il s'agira d'un spectacle de cirque que j'ai écrit et d'une coproduction danoise, hollandaise et québécoise fortement axée sur la vidéo, qui sera à l'affiche du théâtre Re-publicque de Copenhague.»

Collaborateur
Le Devoir

60 ANS
ET PLUS QUE
JAMAIS ACTUEL

Notre Conseil des arts
un acteur incontournable
de Montréal métropole culturelle

Montréal

CONSEIL DES ARTS

La culture, composante essentielle du bonheur

Alors que le Conseil des arts de Montréal célèbre cette année ses soixante années d'existence, la responsable de la culture à la Ville, Manon Gauthier, revient sur l'importance que revêt cette institution dans le paysage culturel montréalais et sur ses principales réalisations.

HÉLÈNE ROULOT-GANZMANN

« La culture et les arts sont essentiels à la notion même de communauté montréalaise, croit Manon Gauthier, responsable de la culture, du patrimoine et du design à la Ville de Montréal. Et le Conseil des arts vient fédérer, aux côtés de la Ville, cette notion de développement culturel que promeut notre administration. »

La Ville finance ainsi le Conseil des arts pour près de 14 millions de dollars cette année, soit un million de plus qu'il y a deux ans, un engagement pris durant la campagne électorale qui s'est concrétisé. Le budget dévolu à la culture est lui aussi en progression.

« La culture n'a pas éprouvé des contraintes budgétaires auxquelles nous faisons face, commente M^{me} Gauthier. Car pour nous, la culture est un investissement, elle contribue au développement économique. Nous voulons nous assurer que nos artistes et nos organismes culturels puissent continuer à s'épanouir et à offrir aux Montréalais la meilleure qualité de vie qui soit. Car la culture est une composante essentielle du bonheur. »

D'autant plus à Montréal, croit-elle, parce que la notion de citoyenneté culturelle y est très forte. Ainsi, la Ville, comme le Conseil des arts, souhaite amener la culture aux citoyens, là où ils vivent, là où les artistes créent, là où les familles choisissent de s'établir.

« On a un cœur culturel très fort avec de grandes manifestations dans le Quartier des spectacles et dans différents endroits d'envergure, concède-t-elle. Mais la culture à Montréal rayonne à travers tous les arrondissements. Nous souhaitons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour développer cette notion de quartier culturel. Et c'est la synergie qui existe entre la Ville et le Conseil des arts qui nous permet d'aller là où les citoyens vivent. Car le développement culturel des quartiers a forcément des retombées, notamment sur les commerces de proximité. »

M^{me} Gauthier pense notamment au réseau Accès Montréal, aux maisons de la culture, aux bibliothèques, ou encore à la tournée du Conseil des arts, ce programme qui, chaque année, supporte et regroupe cinq cents présentations environ, circulant d'un bout à l'autre de l'île de Montréal. Les citoyens ont ainsi accès, près de chez eux, gratuitement ou à peu de frais, à une diversité d'expositions, de concerts, de spectacles, d'activités littéraires et de films. Et du même coup, le Conseil aide les artistes à prolonger la vie de leurs œuvres et à accroître leur rayonnement. Et ce, depuis 1983.

« Quand on arrive à transporter l'Orchestre Métropolitain avec Yannick Nézet-Séguin à l'église Notre-Dame-des-Sept-Douleurs de Verdun, c'est sûr que ça a un impact sur la communauté, affirme la Madame culture de la Ville de Montréal. Eh bien, ça, sans le Conseil des arts, ce ne serait pas forcément accessible aux Montréalais. Or, lorsqu'on assiste à un événement de cette envergure dans un quartier, inévitablement, après le concert, on souhaiterait manger une petite bouchée au restaurant ou passer chez son libraire. Chaque événement, aussi petit soit-il, qui permet de créer des moments de rencontre, génère, de manière générale, un impact économique dans le quartier dans lequel il se déploie. »

Toujours selon la responsable de la culture, les bibliothèques jouent également un très grand rôle dans le dispositif mis en place. La Ville souhaite ainsi en enrichir la programmation.

« Ça dépasse la littérature, précise-t-elle. Nous souhaitons que les bibliothèques deviennent le troisième lieu de vie après la maison et le travail ou l'école. On dit souvent que l'intégration passe par la participation. Alors la citoyenneté culturelle doit elle aussi être représentative de sa diversité. Lorsqu'on arrive à Montréal et qu'on s'établit dans un quartier, notre premier contact avec la vie culturelle se fait souvent par l'entremise du réseau des bibliothèques. On y va pour lire mais

aussi pour avoir accès à la technologie. Les jeunes notamment. Il faut arriver à leur rendre ces lieux plus accessibles. Les bibliothèques ne sont plus, par exemple, les lieux de silence qu'ils ont été, et c'est tant mieux. »

Autre geste important, les mesures d'appui aux ateliers d'artistes. Que ce soit dans le Mile-End sur l'avenue de Gaspé, dans l'édifice Bovril, au coin de Parc et de Van Horne, ou plus récemment sur la rue Sainte-Catherine dans Hochelaga-Maisonneuve ou encore dans l'ancienne tour d'aiguillage Wellington dans Griffintown, transformée en espace culturel porteur d'innovation, la Ville souhaite permettre aux artistes de s'approprier des lieux propices à l'échange et à la créativité.

« Bien sûr, les nouvelles technologies et le numérique font partie intégrante de toutes ces dispositions, précise M^{me} Gauthier. Aujourd'hui, la culture évolue très vite et nous devons en tenir compte. C'est d'ailleurs pour cela qu'en collaboration toujours avec le Conseil des arts, nous sommes actuellement en consultation en vue de renouveler la politique culturelle de la Ville. La dernière à aujourd'hui dix ans. Il s'est passé beaucoup de choses depuis et la prochaine, que nous envisageons sur un horizon de cinq ans, devra intégrer toutes les nouvelles formes d'art. »

Tous les milieux, tant institutionnels que communautaires, les industries, les mécènes, les philanthropes, les jeunes et moins jeunes sont donc aujourd'hui consultés. Montréal compte aussi sur l'appui de Québec et d'Ottawa. Une première mouture de la nouvelle politique culturelle sera déposée un peu plus tard ce printemps et la version finale sera adoptée dans le courant de l'année prochaine.

« Nous avons démarré le processus très en amont afin de pouvoir consulter tous les milieux concernés, conclut Manon Gauthier. Mais tout ce que nous pouvons dire à ce stade, c'est que cette nouvelle politique sera résolument axée sur l'économie de la créativité. »

Collaboratrice Le Devoir



LINOCIPRESSO

Le spectacle *The Rendez-Vous* de la compagnie de cirque Le Radiant sera présenté dans le cadre du Conseil des arts de Montréal en tournée les 16, 17 et 23 avril prochains.

Le conseil des arts de la proximité

Il y a un conseil des arts du Québec et un du Canada, mais celui de Montréal se targue d'être celui où tout commence pour les artistes qu'il repère, accompagne et soutient. En plus de sillonner les quartiers pour savoir tout ce qu'il s'y fait d'un point de vue artistique, le Conseil des arts de Montréal (CAM) y attire des productions. Entrevue avec Nathalie Maillé, la directrice générale arrivée en poste en 2013.

MARTINE LETARTE

Des spectacles de fin d'année, des programmes de musique, des clubs de jazz, des petits restaurants du quartier portugais où des musiciens se produisent, des fêtes communautaires, des sous-sols d'église : ce sont tous des lieux que fréquentent assidûment les sept membres du comité d'évaluation Musique du Conseil des arts de Montréal. Leur mission ? Repérer des talents.

« Le repérage et l'accompagnement d'artistes ont été ajoutés à notre mission en 2013, parce que ce sont vraiment nos éléments distinctifs », affirme Nathalie Maillé.

Chaque soir, donc, les membres des comités d'évaluation, tous des bénévoles sélectionnés avec soins pour assurer une diversité de points de vue, se présentent dans des lieux de diffusion traditionnels et non traditionnels.

« Les spécialistes des disciplines, de la diversité ou de la relève peuvent ensuite accompagner des collectifs d'artistes pour leur permettre d'éclorre, leur faire connaître des organismes, des lieux de diffusion montréalais, des programmes et des stages offerts pour les aider », explique M^{me} Maillé.

Puis, le CAM peut décider de leur verser des subventions, qui vont de quelques milliers de dollars pour les petites organisations à quelques centaines de milliers de dollars pour les grandes institutions montréalaises comme le Musée des beaux-arts de Montréal et l'Orchestre symphonique de Montréal.

« C'est à partir de ce qu'ils voient, et non de dossiers qu'ils lisent, que les bénévoles font leurs recommandations au conseil d'administration du CAM, précise M^{me} Maillé. Souvent, c'est du CAM qu'un organisme artistique reçoit sa première subvention, puis les autres conseils des arts suivent. »

Dans les quartiers

Le CAM se rend dans les différents quartiers de Montréal pour aller à la rencontre des artistes, mais il va aussi à la rencontre des publics. Depuis 32 ans, grâce à son programme de tournées, il présente des spectacles à Hochelaga-Maisonneuve comme à Pointe-Claire, en passant par Ahuntsic.

« Nous travaillons avec tous les arrondissements et les villes liées pour nous assurer que les résidents peuvent assister à des spectacles d'envergure près de chez eux, à prix réduit ou gratuitement, l'année après que le spectacle a été présenté au centre-ville », explique Nathalie Maillé.

Le CAM subventionne ainsi 400 événements par année pour s'ancre dans les communautés. Souvent, il organise aussi des rencontres entre le public et les artistes.

Il y a aussi plusieurs programmes de résidence d'artistes, notamment d'écrivains jeunesse dans des écoles.

« C'est une forme de médiation culturelle, mais d'abord, à la base, c'est un travail de création qui se fait dans un lieu public », explique M^{me} Maillé.

Pour arriver à réaliser cet ancrage dans les communautés, le CAM travaille avec une centaine de partenaires de différents horizons et il agrandit son réseau en ce moment en commençant à travailler avec des villes de la Communauté métropolitaine de Montréal (CMM) comme Longueuil, Sainte-Julie et Terrebonne.

« Nous avons mis sur pied un programme de cocréation où on s'échange des artistes, explique la directrice générale du CAM. Par exemple, un

« Il a fallu réfléchir au type de soutien qu'on offrait aux artistes, indique Nathalie Maillé. Nous avons décidé en décembre dernier d'augmenter le financement accordé aux artistes de la relève et issus des différentes communautés culturelles. »

Nathalie Maillé, directrice générale du Conseil des arts de Montréal

artiste de Longueuil s'est installé dans un quartier de Montréal et travaille sur un projet qui implique des citoyens, alors qu'on envoie un artiste de Montréal à Sainte-Julie. L'objectif est d'établir le dialogue entre Montréal et les villes de la communauté. Nous croyons que les arts et la culture sont un vecteur de rapprochement. »

Les priorités

Pour prendre le pouls du terrain et cibler des enjeux stratégiques, le CAM consulte régulièrement ses bénévoles. Dernièrement, la question de l'équité a fait surface.

« Il a fallu réfléchir au type de soutien qu'on offrait aux artistes, indique Nathalie Maillé. Nous avons décidé en décembre dernier d'augmenter le financement accordé aux artistes de la relève et issus des différentes communautés culturelles. »

Le CAM a aussi des programmes pour mettre à la disposition des artistes issus de la relève ou de l'immigration ses studios de répétition dans la Maison du Conseil des arts, l'ancienne Bibliothèque centrale de Montréal face au parc Lafontaine.

Il a ainsi commencé à travailler par priorités plutôt que par disciplines artistiques.

Autre priorité : stimuler la philanthropie culturelle auprès de la communauté d'affaires montréalaise.

« On joue les entremetteurs pour aider le milieu artistique montréalais à se développer un réseau auprès des gens d'affaires », précise M^{me} Maillé.

Des projets par discipline ont tout de même encore leur place. Par exemple, Composite a été lancé l'automne dernier pour permettre à des organisations du domaine des arts numériques, comme Mutek et Electra, de rencontrer des gens de l'industrie provenant d'entreprises comme Ubisoft et Moment Factory.

« L'objectif est que les différents acteurs sachent mieux ce qui se fait dans le grand domaine du numérique à Montréal pour que des partenariats puissent se faire », précise M^{me} Maillé qui a remporté en novembre un prix du Réseau des Femmes d'affaires du Québec.

Le CAM, qui célèbre son 60^e anniversaire cette année, voit son budget accordé par l'agglomération de Montréal croître depuis plusieurs années, malgré les temps d'austérité. Il a cru d'un demi-million de dollars cette année.

« Cela confirme qu'on reconnaît la place prépondérante des arts et de la culture dans l'agglomération de Montréal, croit M^{me} Maillé. On sent que le maire de Montréal, son administration et toutes celles des villes liées sont convaincus de l'importance de soutenir les artistes. »

La CAM a un budget annuel de 14 millions de dollars, dont 12 sont consacrés aux subventions. En plus de ses 23 employés, il peut compter sur 80 bénévoles.

Collaboratrice Le Devoir

Félicitations aux 7 doigts de la main, finalistes au 31^e du Grand Prix du Conseil des arts de Montréal!

« Une des plus fameuses compagnies de cirque du monde. »
— Le Monde (France)

RÉVERSIBLE

NOUVELLE CRÉATION PAR
LES 7 DOIGTS DE LA MAIN

16 AU 27
NOVEMBRE

IBERVILLE JARRY

Billets en vente maintenant
TOHU.CA

CONSEIL DES ARTS

Le Conseil des arts de Montréal souffle ses 60 bougies

Depuis 1956, l'organisme participe à l'épanouissement du Montréal culturel. Il a vu naître et croître des artistes connus aujourd'hui de par le monde. Sans son apport, la métropole ne pourrait jouir d'une telle vitalité artistique, dont les retombées sont aussi diverses qu'importantes. Entretien avec son président, Jan-Fryderyk Pleszczyński.

MARIE LAMBERT-CHAN

En 1956, le Conseil des arts du Canada n'existait pas encore. Pas plus que le Conseil des arts et des lettres du Québec. Seuls Vancouver et la Saskatchewan avaient le leur. On peut dire que Montréal a alors fait figure de précurseur en instaurant le sien. Soixante ans plus tard, le Conseil des arts de Montréal (CAM) est toujours là, plus vivant que jamais.

« Cet anniversaire nous donne l'occasion de souligner certes notre longévité, mais d'abord et avant tout de célébrer les artistes qui nourrissent la vitalité culturelle montréalaise. C'est à eux qu'on la doit: ils nous font rêver, nous bousculent, nous provoquent... », déclare bien humblement le président du CAM, Jan-Fryderyk Pleszczyński.



Jan-Fryderyk Pleszczyński

Cela dit, il reconnaît que le Conseil a joué un rôle non négligeable dans cette dynamique, « puisqu'il a lui-même participé à la naissance de plusieurs organisations artistiques, grandes et petites, qui ont aussi atteint un âge vénérable ». Certaines d'entre elles se retrouvent d'ailleurs en lice pour le 31^e Grand Prix du CAM: le Centre des auteurs dramatiques (CEAD), la maison de distribution Les Films du 3 mars et la compagnie Louise Bédard Danse font partie du paysage culturel de la métropole et de la province depuis respectivement 50, 10 et 25 ans.

« Côté aide financière, nos moyens sont plus limités que ceux du Conseil des arts du Canada et du Conseil des arts et des lettres du Québec. En revanche, notre coup de pouce financier agit souvent comme une bougie d'allumage qui attire par la suite l'intérêt des élus et du mécénat privé », estime Jan-Fryderyk Pleszczyński. Il ajoute que les interventions du CAM se déclinent au-delà du financement et prend en exemple la création de programmes de mentorat et de jumelage.

« Je me souviens d'avoir eu des entretiens avec des artistes et des organisations qui ont bénéficié du soutien du CAM, rapporte-t-il. Plusieurs m'ont alors répété: "Vous avez été là depuis nos débuts. C'est ce qui nous a permis de nous lancer et d'être encore là après toutes ces années." Chaque fois, c'est un pari remporté! »

Retombées multiples

Jan-Fryderyk Pleszczyński rappelle que la culture est un levier économique important et que l'industrie culturelle montréalaise en témoigne.

En 2013, le secteur culturel représentait 82 000 emplois — près du double de la main-d'œuvre de l'industrie aérospatiale ou celle des sciences de la vie — et a généré 11 milliards \$ en valeur ajoutée dans l'économie, soit environ 6% du PIB montréalais, selon une étude de la Chambre de commerce du Montréal métropolitain publiée en 2015.

« C'est majeur! s'exclame le président du CAM. On a tendance à réduire les politiques publiques en matière culturelle à des dépenses alors que c'est

tout l'inverse. C'est un véritable investissement et ces chiffres nous le prouvent. »

L'économie n'est pas la seule à en profiter. « La diversité du paysage culturel est le reflet de l'âme d'une société, affirme Jan-Fryderyk Pleszczyński. Ses retombées sont majeures pour la santé publique, la persévérance et la réussite scolaires, la productivité, l'engagement social et j'en passe. »

Il cite des recherches montrant que l'éducation en art améliore les résultats scolaires, augmente les chances de réussite professionnelle et encourage l'engagement des citoyens dans leur communauté; que la participation à des activités culturelles bonifie la santé et le bien-être; que les œuvres d'art en milieu de travail font grimper la productivité et diminuent le stress des travailleurs.

« Investir en culture entraîne un cercle vertueux, constate Jan-Fryderyk Pleszczyński. On n'a pas le luxe de s'en priver. Cependant, on ne peut s'en remettre uniquement au gouvernement pour soutenir la culture. Il faut réinventer des façons de faire en impliquant le privé. Tout est dans la juste part des choses. À ce chapitre, il y a du bon qui émerge. »

La relève philanthropique à la rescousse

S'il s'opère divers changements dans l'univers de la philanthropie culturelle, aucun ne retient autant l'attention que l'émergence des jeunes mécènes.

« Il y a une nouvelle génération qui s'installe et prend de plus en plus sa place. Ils donnent à la hauteur de leurs moyens et, pour avoir plus de poids, se regroupent. Mais ils ne sont pas là que pour signer des chèques. Ils mettent sur pied toutes sortes de projets comme des initiatives pour supporter les œuvres d'art publiques et pour soutenir de nouvelles bourses. On ne voyait pas ça il y a quelques années », observe Jan-Fryderyk Pleszczyński qui a reçu l'an dernier le prix Arnold Edinborough, une récompense soulignant l'engagement bénévole d'un jeune professionnel de moins de 40 ans dans le monde des arts.

Désormais, à peu près toutes les institutions culturelles ont leur comité de jeunes philanthropes, qu'on songe aux Jeunes Premiers du Théâtre du Nouveau Monde, au Club des jeunes ambassadeurs de l'Orchestre symphonique de Montréal ou au Cercle des Printemps du Musée d'art contemporain de Montréal. « Les plus petites organisations en bénéficient également, car ces jeunes cherchent aussi à les aider », fait remarquer M. Pleszczyński.

Cette relève s'annonce très « prometteuse », ajoute-t-il. « Non seulement ils réussiront à instiller ce désir de redonner chez d'autres jeunes, mais leurs moyens augmenteront avec les années. Ils seront plus à même de soutenir les causes qui leur sont chères. Et ce sera drôlement stimulant pour Montréal! »

Collaboratrice
Le Devoir



Premier conseil d'administration du Conseil des arts de la région métropolitaine de Montréal, 7 décembre 1956 : (1^{re} rangée) John Sullivan, Roger Duhamel, Mme William Budden, Jean Drapeau, maire de Montréal, M^{re} Olivier Maurault, Gratien Gélinas, Annette LaSalle-Leduc, (2^e rangée) Jacques Laroche, John Pratt, Ruben Lévesque, Léon Lortie, Ferdinand F. Biondi, (3^e rangée) Robert Elie, Rupert Caplan, Lactance Roberge, Philippe Ferland et Walter O'Hearn.

PAVILLON POUR LA PAIX MICHAL ET RENATA HORNSTEIN

OUVERTURE : NOVEMBRE 2016



MBAM.QC.CA

Le MBAM est le plus important musée d'art au Canada.

MUSÉE DES
BEAUX-ARTS
MONTRÉAL

« Investir en culture entraîne un cercle vertueux. On n'a pas le luxe de s'en priver. Cependant, on ne peut s'en remettre uniquement au gouvernement pour soutenir la culture. Il faut réinventer des façons de faire en impliquant le privé. Tout est dans la juste part des choses. »

Le président du Conseil des arts de Montréal,
Jan-Fryderyk Pleszczyński

CONSEIL DES ARTS



Parlures et parjures avec Pierre Labbé, Michel Faubert, Pierre Tanguay et Bernard Falaise

PATRICK LAROQUE

SACRÉ TYMPAN

L'oreille musclée

ANDRÉ LAVOIE

Obtenir une nomination dans le cadre des 31^{es} Grands Prix du Conseil des arts de Montréal représente une véritable consécration pour Pierre Labbé, l'âme dirigeante de Sacré Tympan, une compagnie vouée aux délices de la musique pour petits et grands.

Il y a plus de dix ans que ce compositeur et multi-instrumentiste, jouant principalement de la flûte et du saxophone, a décidé d'avoir le plein contrôle sur ses projets, même s'il ne refuse jamais de collaborer avec d'autres musiciens ou troupes de théâtre. Pour le fondateur et directeur, celui qui tient à bout de bras cet organisme depuis ses débuts, cette tape sur l'épaule du Conseil souligne autant sa persévérance que le caractère festif de *Parlures et parjures*, un

spectacle créé en 2014 avec le conteur Michel Faubert et les musiciens Bernard Falaise et Pierre Tanguay.

Pierre Labbé rêve de trimballer ce spectacle, présenté à douze reprises au courant de l'année 2015, en Europe francophone, convaincu que cet heureux mélange de «*textes traditionnels et d'accompagnements musicaux aux sonorités contemporaines*» peut charmer d'autres publics. Il lui souhaite une vie aussi longue que certaines de ses créations destinées à la jeunesse, dont *Pierre et le pou*, déjà couronnée d'un Prix Opus pour la meilleure production jeune public. Or, il le sait, «*tout cela demande des moyens*», d'où l'importance de la reconnaissance du Conseil des arts de Montréal pour relancer la curiosité autour de *Parlures et parjures*.

À la base de tous ses spec-

tales, et peu importe à qui il s'adresse, Pierre Labbé est animé d'un profond désir de métissage doublé d'une volonté de susciter des rencontres, tout en étant allergique aux étiquettes. Un jeu d'équilibriste pas toujours facile à suivre aux yeux de certains, alors que lui s'y sent à l'aise comme un poisson dans l'eau. «*Dans certains milieux, on dit que je fais de la pop, tandis que d'autres trouvent mon approche pointue, regrette le fondateur de Sacré Tympan. Ma musique est une rencontre entre le rock, le jazz, les musiques classiques et les musiques contemporaines. Je suis vraiment sur tous les fronts, peu importe que j'écrive pour la jeunesse, un orchestre de 12 musiciens ou un chœur. Ma démarche est très organique, proche du monde.*»

Il en veut pour preuve l'enthousiasme autour de *Par-*

lures et parjures, «*qui n'est pas un one-man-show de Michel Faubert*». «*Michel, c'est d'abord un ami, précise Pierre Labbé, mais c'est surtout un formidable conteur, une encyclopédie de la poésie québécoise et un artiste qui a très bien compris mon ambition, celle de mélanger toutes sortes de disciplines et de styles pour aller ailleurs.*»

Avec un nom tel que Sacré Tympan, on pourrait croire que Pierre Labbé, en baptisant ainsi sa compagnie, souhaitait y donner une connotation quasi religieuse. «*Oui, c'est religieux, mais c'est aussi auditif, et ça évoque également l'idée d'une bonne blague, d'une tape dans le dos, décrivant quelque chose d'à la fois sérieux et humoristique. Au fond, je trouvais que ça sonnait bien!*»

Collaborateur
Le Devoir

LES FILMS DU 3 MARS

Donner accès à notre cinéma indépendant

CLAUDE LAFLEUR

Les Films du 3 mars (F3M) ont été retenus comme finaliste du 31^e Grand Prix du Conseil des arts de Montréal «*pour le caractère unique de son mandat, pour l'accompagnement exemplaire de chaque titre de son catalogue ainsi que pour son flair à dénicher des œuvres importantes de créateurs indépendants, connus, issus de la relève ou de la diversité culturelle*».

Il s'agit d'une OSBL qui propose une démarche originale en ce qu'elle diffuse, distribue et fait la promotion d'œuvres audiovisuelles, sur tout support existant, de nos cinéastes indépendants.

«*Les Films du 3 mars sont nés de la volonté de cinéastes, de producteurs et d'auteurs indépendants de créer un organisme à but non lucratif pour faire la distribution de courts et de longs métrages ainsi que de documentaires indépendants*, explique Anne Paré, directrice générale de F3M. Et le 3 mars [2005], c'est la journée de fondation de notre organisme!»

F3M n'est pas une boîte de production, poursuit-elle, mais c'est le seul organisme de distribution ayant une expertise de sortie de films en salle. Sa collègue Clotilde Vatrinet, directrice des projections publiques, précise: «*Nous nous sommes donné comme mission de diffuser les longs métrages documentaires en salle puisque, à l'époque, il n'y avait pas beaucoup de distributeurs privés qui voulaient prendre le risque de porter à l'écran des documentaires québécois. Il s'agissait donc de projets orphelins.*»

Par conséquent, F3M est soutenu financièrement par les trois conseils des arts (de Montréal, du Québec et du Canada) afin justement de diffuser le cinéma indépendant. «*Le cinéma qu'on dit un peu plus à risque*», commente M^{me} Paré. Nous

sommes donc les seuls à Montréal qui possédons une expertise de sortie en salle et sur tous les autres marchés».

Accompagnement

Selon les besoins, l'équipe de F3M accompagne aussi les cinéastes et producteurs à toutes les étapes de la réalisation d'un projet, de la scénarisation jusqu'au montage final.

Comme le décrit Anne Paré, F3M accueille tout type de projet à diverses étapes. «*Certains sont encore à l'étape de projet ou de l'écriture, d'autres*

en sont au premier montage ou déjà finis, dit-elle, et nous, nous avons cette particularité d'accompagner le cinéaste dans toute sa démarche.» Clotilde Vatrinet ajoute que le fait de se joindre à un projet encore à l'étape du scénario permet de mieux l'accompagner.

«*Parfois, nous allons "enligner" un cinéaste sur comment faire son film, dit-elle, puisque certains viennent nous voir avec un besoin d'accompagnement.*»

Par la suite, Les Films du 3 mars s'occupent de la mise en marché du film. Clotilde Vatrinet se charge des projections publiques partout dans le monde, y compris dans les festivals, ainsi qu'un peu partout à travers le Québec. De son côté, Sarah Junique sollicite le plus grand nombre possible de salles de cinéma, ainsi que les télédiffuseurs, le marché éducatif, les commerces spécialisés, etc. De plus, F3M conclut des partenariats avec des agents internationaux, tout en offrant ses films sur DVD ou via iTunes, Amazon et par l'entremise de sa propre plateforme, *f3msur-demande.ca*.

«*Alors là, nous rendons vraiment très accessible le cinéma indépendant québécois*», lance joyeusement Anne Paré.



Anne Paré

Collaborateur
Le Devoir

Louise Bédard Danse, ou l'art de créer de la sensibilité

CLAUDE LAFLEUR

«*On ne se le cachera pas, les temps sont difficiles, tout le monde se plaint du manque d'assistance dans les salles, que ce soit au théâtre comme en danse. De nos jours, les gens préfèrent louer des films ou passer leur temps sur les réseaux sociaux, mais nous, nous offrons de l'émotion à fleur de peau! Nous offrons toutes sortes de couches par rapport au corps, aux émotions, à l'esthétisme...*»

C'est le constat que dresse Louise Bédard, qui a fondé il y a vingt ans sa compagnie de danse. Celle-ci se retrouve finaliste au 31^e Grand Prix du Conseil des arts de Montréal «*pour la contribution artistique constamment re-*

nouvelée de sa directrice au paysage artistique montréalais, dont le cycle Série Solos et la reprise de Cartes postales de chimère, une œuvre phare de son répertoire qu'elle confiait à deux interprètes de la nouvelle génération, illustrent toute la richesse.»

«*Ma compagnie est vouée à la recherche et à la création en danse contemporaine*, explique la directrice générale. Ce n'est pas une école de danse, mais une compagnie de création.»

Avant de fonder Louise Bédard Danse, M^{me} Bédard dansait pour différents chorégraphes, tout en créant ses propres œuvres. «*Mais je n'avais pas beaucoup de support pour ce faire*, dit-elle, et on m'a suggéré de fonder une compagnie, ce qui me permettrait

d'obtenir des subventions.»

Voilà donc qui lui permet d'exprimer sa «*propre voix*» comme chorégraphe et interprète, dit-elle. Ainsi, dès le départ, Louise Bédard a présenté ses propres solos, puis elle a conçu des pièces de groupe. «*Et depuis, je procède par alternance...*»

Créativité

Qu'est-ce qui fait sa particularité? Louise Bédard estime n'avoir jamais versé «*dans le goût du jour*». «*Je n'ai jamais cherché à présenter quelque chose parce que je savais que le public aimerait cela*, précise-t-elle. Je fais avant tout les choses parce que j'y crois.»

De la sorte, elle considère présenter des œuvres «*authentiques*», c'est-à-dire non pas un «*produit*» mais bien de la création, «*quelque chose d'original que personne d'autre n'a fait*, dit-elle. J'essaie toujours de passer beaucoup de choses aux danseurs et je pense que ça fait quelque chose d'unique.»

M^{me} Bédard donne en exemple sa plus récente création, *La Demarquisse*, diffusée à la mi-mars à l'Agora de la danse. «*Je me suis ins-*

pirée de femmes créatrices qui ont fait des œuvres – autant d'une photographe que d'une peintre ou d'une collagiste – et j'aime faire connaître ces sources d'influence. Je n'essaie pas d'illustrer ce qu'elles ont fait, parce que

c'est impossible, mais ça m'inspire et je pars de leurs images, de ces femmes, et mon imaginaire tout de suite se met en branle. Je suis stimulée par leur travail...»

De la sorte, M^{me} Bédard nous présente un cycle d'œuvres dédiées à des femmes créatrices. Mais il y a bien d'autres sources qui influencent son travail, s'empresse-t-elle d'ajouter: «*des gens que je croise sur la rue, des femmes avec qui j'ai déjà travaillé, des livres que j'ai lus, etc.*»

«*Et je puis dire que, même après vingt-cinq ans de carrière, je me pose toujours des tas de questions, que je suis toujours en réévaluation, lance-t-elle en riant. Pour moi, ce qui importe avant tout, c'est la chorégraphie, la création, la recherche!*»

Collaborateur
Le Devoir

BAND

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

félicite tous les finalistes du 31^e Grand Prix du Conseil des arts de Montréal.



Pour souligner son 10^e anniversaire, la Grande Bibliothèque accueille Gilbert Turp à titre d'écrivain en résidence. Venez le rencontrer tous les mardis de 13 h 30 à 17 h 30 jusqu'au 26 avril.

La réalisation de cette activité est rendue possible grâce à un partenariat avec le Conseil des arts de Montréal.

banq.qc.ca



«*Ma compagnie est vouée à la recherche et à la création en danse contemporaine*», explique la directrice générale de Louise Bédard Danse, Louise Bédard.

VALESKA G.

CONSEIL DES ARTS

LA SERRE

Accompagner les jeunes créateurs d'avant-garde

LA SERRE-arts vivants appuie dans leurs démarches de création des artistes en émergence en provenance de différentes disciplines. Ses activités se déploient sous les volets du soutien aux artistes et de la production d'événements à caractère national et international.

RÉGINALD HARVEY

Le Conseil des arts de Montréal a retenu LA SERRE à titre de finaliste du Grand Prix «pour une année de rayonnement international inédit et pour son rôle de catalyseur d'innovation auprès de la jeune création d'avant-garde en arts vivants». Cet organisme lance de cette manière une «invitation au dialogue entre artistes de toutes disciplines».

Jasmine Catudal et Vincent de Repentigny sont codirecteurs de LA SERRE-arts vivants, dont ils décrivent ainsi la mission: «On met à la disposition des artistes émergents des environnements favorables à la création d'œuvres fortes et à leur rayonnement, par toutes sortes de moyens», fait savoir la première.

Son codirecteur intervient: «Il y a le volet d'accompagnement dans les différentes étapes de la création, dont celles de la recherche, de la production et du développement de l'œuvre; on est là du tout début à la fin, soit jusqu'à la diffusion et à la rencontre avec le public.» Vincent de Repentigny poursuit avec l'autre aspect des activités: «On produit des événements. Il y a, par exemple, le OFFTA qui existe depuis dix ans et qui est vraiment une plate-forme pour le rayonnement national et international des ar-

tistes émergents.» Le OFFTA est une manifestation artistique annuelle créée dans l'environnement du Festival TransAmériques (FTA); elle est consacrée à la jeune création d'avant-garde en arts vivants.

M. de Repentigny fournit l'exemple d'une autre réalisation appelée «Nous sommes ici»: «Elle s'adresse aux diplômés des écoles d'art qui viennent passer une première semaine de résidence pour développer un projet de création pluridisciplinaire au Théâtre Aux Ecuries.»

Un rayonnement inédit

Le Conseil a choisi LA SERRE pour son rayonnement sur le plan national et international. Quels en ont été l'objet et la portée? «L'année dernière, dans le cadre du OFFTA, aux jardins Gamelin, on a offert une présentation extérieure avec presque une trentaine d'artistes. Ce fut pour nous, et particulièrement pour eux, une occasion unique de montrer leur travail à un public qui n'a pas l'habitude de le côtoyer; il s'est créé sur le plan local des liens humains entre les gens et les artistes», souligne Vincent de Repentigny.

Jasmine Catudal se tourne vers la Belgique: «Il y a dans ce pays Mons, qui est la capitale européenne de la sculpture. Dans le cadre d'Ailleurs en folie», on y a envoyé 80 artistes québécois de différentes disciplines (théâtre, danse, arts visuels et numériques, musique, cinéma et arts culinaires), pour présenter leurs œuvres là-bas, ce qui s'est avéré un dix jours d'arts québécois extraordinaire. Ces artistes ont eu accès à une belle vitrine.»

Collaborateur
Le Devoir

Quelques projets du OFFTA 2015: OFFTA, projet MixOFF; Ailleurs en Folie Montréal/Québec, Mons, Belgique; Le OFF aux Jardins Gamelin, projet Plyball; Nous Sommes Ici/We Are Here, projet Carcasse

SOURCE OFFTA



MARTINE FROSSARD

Fondé en 1996, Studio XX promeut l'art numérique au féminin.

STUDIO XX

Deux chromosomes identiques à l'assaut des technologies

JÉRÔME DELGADO

Féminisme et art médiatique, ça ne rime peut-être pas tout à fait, mais ce n'était pas une hérésie langagière qui allait empêcher un groupe de femmes de fonder, en 1996, Studio XX. Vingt ans plus tard, l'organisme, membre du Réseau des centres d'artistes autogérés du Québec, est toujours là, à promouvoir l'art numérique au féminin. Une entité unique en son genre, en lice pour le Grand Prix du Conseil des arts de Montréal, en tant que «seul centre de ressources médiatiques pour les femmes au Canada».

À l'instar de bien des initiatives féministes, Studio XX est né pour combler un vide. «Il a démarré au moment où Internet faisait son apparition. Les fondatrices [Sheryl Hamilton, Patricia Kearns, Kathy Kennedy, Kim Sawchuk] s'étaient rendu compte qu'il y avait très peu de place pour les femmes, y compris

celles de la communauté anglophone», explique Gwenaëlle Denis, l'actuelle coordonnatrice au développement.

Vingt ans plus tard, le centre sis sur le Plateau-Mont-Royal se déclare d'abord «bilingue», puis «engagé dans l'exploration, la création, la diffusion et la réflexion critique en art technologique». Il est surtout connu pour son festival d'art web HTMLles, dont la 12^e édition prendra place en novembre.

Au départ, Studio XX était un centre de production et de formation. On y tenait des rencontres à la bonne franquette, du type 5 à 7, qui permettaient aux artistes d'échanger sur leurs pratiques. Puis, ça s'est muté en un événement de type festival, ouvert au public. En fait, dès 1997, le festival HTMLles est apparu comme sa principale vitrine.

Féministe pour toujours, Studio XX ne s'est pas cantonné à

un seul front des luttes sociales. Aujourd'hui, on y parle de féminismes, au pluriel, car on y défend les pratiques d'une multitude de groupes, autant celles des femmes dites dissidentes, ou exclues pour de multiples raisons, que celles des transgenres.

En dehors du festival HTMLles ou des ateliers de production, Studio XX a mis en place des supports pour toutes sortes d'expression, de l'écrit, avec la revue électronique *dpi*, à l'audio, avec la radio XX Files. Le salon Femmes br@nchées propose un programme varié au rythme des saisons qui inclut conférences, performances ou présentations de travaux. Le centre est aussi une banque: accessible depuis 2008, le projet en ligne Matricules rassemble un grand nombre d'archives d'œuvres numériques au point d'être devenu l'un des plus gros en son genre.

Malgré toutes ces activités, Studio XX demeure à la marge. «On est peu connue. C'est déjà une petite niche, les arts numériques. Même s'il y en a de plus en plus, ça reste encore [un domaine] à découvrir. Un travail de reconnaissance reste à faire», dit Gwenaëlle Denis, qui espère que la nomination au Grand Prix servira de carte de visite. En cette vingtième année, les femmes artistes en art numérique en auront besoin.

«Le 20^e anniversaire, on y travaille très fort. On prépare une thématique sur l'espace public et la place des femmes. Montrer comment les pratiques et théories féministes ont redéfini la notion d'espace public», résume celle qui s'apprête, en ces premiers jours de printemps, à établir les grandes lignes de la programmation spéciale.

Collaborateur
Le Devoir

FESTIVAL INTERCULTUREL DU CONTE

Pas juste des vieilles histoires

JÉRÔME DELGADO

Ses invités viennent de France, du Liban, de la Côte d'Ivoire et même d'au-delà de la francophonie, de l'Argentine par exemple. Or, plus qu'international, il est, comme son nom l'indique, interculturel. Placé au carrefour des cultures, des temps et même des genres artistiques, le Festival interculturel du conte du Québec se retrouve en 2016 finaliste du Grand Prix du Conseil des arts de Montréal pour la deuxième fois de son histoire. La première remonte à 1997, quatre ans après sa fondation.

Le Festival interculturel du conte est bilingue, fait remarquer au téléphone sa directrice, Stéphanie Bénéteau. C'est d'ailleurs elle qui s'occupe du volet anglophone jusqu'à ce qu'elle prenne, en 2012, la direction de l'événement, en relève de Marc Laberge, son fondateur. Le Festival est bilingue, mais cela ne l'empêche pas de recevoir les Fred Pellerin du monde entier.

«L'idée de l'interculturel, c'est que, dans tous les pays, les traditions racontent des traditions d'ailleurs et de différentes cultures. C'est la caractéristique du conte: il voyage et change de version, mais l'histoire de l'humanité est la même. On se retrouve toujours dans l'humain.»

C'est une histoire sans fin, d'éternel recommencement et de réinterprétation. Le conte, en spectacle, peut aujourd'hui être musical ou théâtral, en partie dansé ou avec marionnettes. «Et pourquoi pas avec le cirque?» suggère Stéphanie Bénéteau. Pour elle, des sections du festival comme «Audacieux et allumés», très portée par la culture urbaine, ou comme «Histoires au musée», inaugurée en 2015, offrent de nouveaux contextes à un art qui se transmet, encore aujourd'hui, par tradition orale.

L'avenir de la discipline

passer par le métissage. C'est un peu ce qu'a observé le jury du Conseil des arts de Montréal en soulignant que cette marmite du conte a su «se réinventer au fil de treize éditions grâce à une programmation ouverte sur l'interculturalisme».

Un pied dans le passé, un autre dans le futur? Plutôt une tête dans le présent. Car, pour Stéphanie Bénéteau, si le festival a du succès, c'est parce que le conte est «un art vivant, qui se vit dans le moment, avec les bruits en salle».

À l'heure des réseaux sociaux, le conte séduit, croit, le conte séduit, croit, le conte séduit, par simple contraste avec nos habitudes: «On passe beaucoup de temps devant l'écran et on a de moins en moins de moments pour écouter une voix humaine, dans le silence. La parole du conteur, sans grand déploiement, est très puissante, fait voyager.»

Ni passéiste, ni futuriste, le conte est intemporel. Dans le vidéoclip lancé en promotion de l'édition 2015 du festival, Mathieu Lippé, de la même génération que Fred Pellerin, affirme que «le conte n'a jamais eu d'avenir, il s'est toujours installé dans le moment présent». Son vénérable confrère, Michel Faubert, estime raconter «des histoires sans âge».

«Il existe encore certains préjugés, le poêle à bois, le violon, le bûcheron. Pourtant, s'insurge Stéphanie Bénéteau, prenez L'Odyssée [d'Homère], qui parle de condition humaine, de guerre, d'amour. Ce n'est pas juste une vieille histoire.»

Dans le fond, dit la directrice du festival, il faut s'en tenir à ce que défend Heidi Dahlsveen, une conteuse danoise qu'elle rêve d'inviter. «Le conteur, avance-t-elle, peut dire ce qu'il veut à condition que le public le croie, qu'il embarque.» Qu'il provienne de Saint-Elie-de-Caxton ou de Buenos Aires importe peu.

Collaborateur
Le Devoircaisse de
la cultureLa solution pour les travailleurs autonomes
et les entreprises culturellesFélicitations aux gagnants
et à tous les finalistes!Siège social - 215, rue Saint-Jacques Ouest, Bureau 200, Montréal (Québec) H2Y 1M6
(514) CULTURE - 1 800 305-ARTS caissedelaculture.comRejoignez-nous sur Facebook
www.facebook.com/caissedelaculture

CONSEIL DES ARTS



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

L'éclosion de la dramaturgie québécoise surgit au milieu des années 1960, alors que naissent, comme auteurs, les Michel Tremblay et Yves Sauvageau. Ci-dessus: le metteur en scène Gill Champagne et le comédien Denis Bernard pour la pièce *À toi pour toujours, ta Marie-Lou*.

CENTRE DES AUTEURS DRAMATIQUES

L'alchimie du théâtre commence ici

JÉRÔME DELGADO

Il est d'usage de dire que le théâtre québécois se porte bien — en excluant peut-être la précarité financière de ses institutions. Reconnus et appréciés, nos dramaturges brillent même au-delà de nos frontières. C'est un peu, beaucoup, grâce au travail accompli depuis cinquante ans par le Centre des auteurs dramatiques (CEAD), finaliste 2016 du Grand prix du Conseil des arts de Montréal (CAM).

Notons que le milieu du théâtre est généralement représenté dans cette prestigieuse liste annuelle par un organisme habitué aux projecteurs, tel qu'Orange Noyée/Mani Soleymanlou, le Théâtre de l'Œil ou le Festival TransAmériques, pour ne nommer que ces précédents finalistes.

Or, le CEAD agit dans l'ombre, loin de la scène. Les auteurs testent leurs textes au CEAD, puis les y déposent pour d'éventuelles reprises. L'organisme est à la fois un labora-

toire et une précieuse banque. On estime que son centre de documentation regroupe 3000 pièces, publiées ou inédites, écrites par des auteurs de toutes les générations, de Michel Tremblay à Sarah Berthiaume, en passant par Daniel Danis.

Laboratoire, banque ou... grotte? Pour l'auteure Lise Vaillancourt, c'est cette dernière image qui décrit le mieux le CEAD, une entité qu'elle connaît de l'intérieur en tant que présidente du conseil d'administration depuis dix ans.

«*C'est une grotte alchimique, dit-elle, une chambre de réflexion pour aider la naissance de nouvelles œuvres. On y soutient la création et les auteurs y viennent pour entendre une première fois leurs textes. Car le théâtre, c'est un propos, une musique, et les auteurs doivent l'entendre. Le CEAD est une grotte, oui, et se trouve forcément dans l'ombre.*»

Le Centre, aime-t-elle cependant préciser, est, d'une certaine manière, à l'origine du théâtre québécois, celui conscient de sa voix

sociale — auparavant, on parlait de théâtre canadien-français.

L'éclosion de la dramaturgie québécoise surgit au milieu des années 1960, alors que naissent, comme auteurs, les Michel Tremblay et Yves Sauvageau. À l'époque, non seulement le Québec manque de structures capables de supporter la création et la diffusion d'une dramaturgie locale, mais il souffle au-dessus du milieu théâtral un fort vent de préjugés. On n'en a que pour les textes d'ailleurs et, comme l'exprime Robert Gunk, un des cofondateurs du CEAD, on qualifie d'anomalies les pièces d'ici.

«*En 1965, de l'avis quasi unanime des directeurs de théâtre, un auteur dramatique québécois était une anomalie, un accident de parcours, lit-on dans le dossier présenté au CAM. L'idée de créer une vitrine pour les auteurs, et de favoriser l'émergence d'un patrimoine dramatique québécois, s'est imposée.*»

Depuis, les mentalités ont évolué, le théâtre québécois a pris sa place, notamment lors des

années 1990 — «*un boom de diffusion et de succès*», analyse Lise Vaillancourt. Le CEAD, lui, est devenu incontournable, cité en exemple même en Europe. Ses différentes activités, du festival Dramaturgie en dialogue aux séminaires de traduction, sont aujourd'hui un véritable poumon pour la création.

Le théâtre québécois se porte bien. Lise Vaillancourt s'en félicite, ravie que la création soit prolifique et diversifiée. Il est désormais temps, croit la présidente sortante du CEAD, que le Québec se préoccupe aussi de ses racines dramaturgiques, qu'il se dote enfin d'un théâtre de répertoire national. Le CEAD ne peut à lui seul suffire.

«*Maintenant que l'inédit existe, à quoi ressemble notre répertoire? On ne parle pas assez de Réjean Ducharme, donne-t-elle en exemple. C'est pourtant lui qui nous permet d'entrer dans le théâtre contemporain, qui fait bouger l'écriture.*»

Collaborateur
Le Devoir

Des artistes.
Des univers.



31^e
GRAND
PRIX
du Conseil
des arts
de Montréal

LE CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL MARQUE 60 ANS CETTE ANNÉE!

Nous sommes heureux de remettre un 31^e Grand Prix pour souligner l'audace, l'originalité et le talent des organismes artistiques qui font notre fierté.

Célébrons la vitalité artistique d'une métropole résolument culturelle.

FÉLICITATIONS AUX FINALISTES 2015

Centre des auteurs dramatiques [CEAD]
Festival interculturel du conte du Québec
LA SERRE – arts vivants
Les 7 doigts de la main
Les Films du 3 Mars
Louise Bédard Danse
Musée d'art contemporain de Montréal
Sacré Tympan
Studio XX

#GPcam

CONSEIL
DES ARTS
DE MONTRÉAL

Montréal

partenaire officiel
RADIO-CANADA